

# L'ÉCRAN *français*

L'HEBDOMADAIRE DU CINÉMA

10<sup>F</sup>.

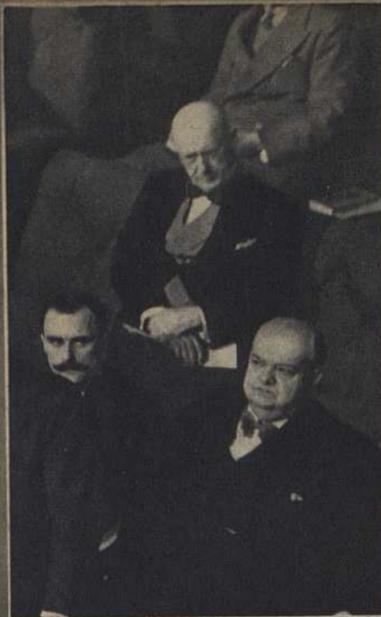
TOUS LES  
MERCREDIS

N° 41

10 AVRIL

1946

Edith PIAF prouve dans  
« Etoile sans lumière »  
qu'elle n'est pas seulement  
la grande chanteuse réa-  
liste que l'on connaît,  
mais une comédienne d'une  
rare intensité dramatique.



UN FAUX CHURCHILL DANS UNE FAUSSE CHAMBRE DES COMMUNES. Pour *The years' between* que réalise Sidney Box, on a reconstitué aux studios anglais d'Hammersmith la Chambre des Communes. Le faux Churchill est-il ressemblant ? On ne dit pas à combien s'est élevé le budget de vrais cigares.



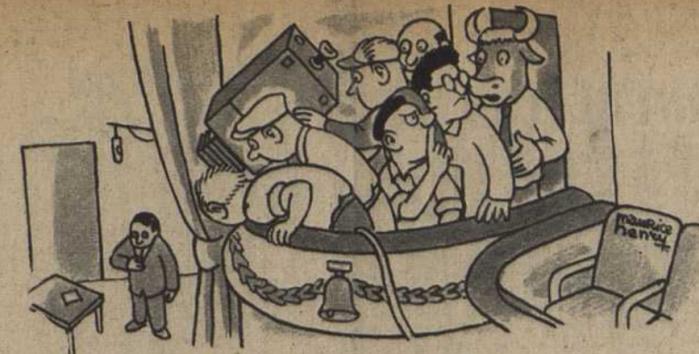
LES SIX FEMMES DU ROI « REX ». John Cromwell tourne actuellement à Hollywood *Anna et le roi de Siam*. Anna, c'est Irène Dunne, le roi de Siam Rex Harrison (judicieusement pré-nommé). Pour concubines, on lui a choisi ces six sœurs pas très « siamoises »... mais très « chattes ».



RAIMU EST DEVENU PATIENT... Nous sommes allés rendre visite au grand Jules : à la suite de son accident d'auto, il séjourne dans une clinique. César attend la guérison...



...TANDIS QUE PAGNOL DEVIENT IMMORTEL. « C'est pour le chapeau ! », confiait-il à ses amis. Il aura le beau bicorne, et l'épée, et l'habit vert brodé : l'Académie française l'a appelé, en effet, par quinze voix, lors des élections du 4 avril, à succéder à Maurice Donnay.



## LE FILM D'ARIANE

Croquis à l'emporte-tête...

### RENÉ LEFÈVRE

**L'IMPOSSIBLE** René Lefèvre ! Il faut débroussailler le terrain avant d'atteindre la rose qui fleurit au cœur de l'ex-épicière de chez Potin, du comédien de chez Jouvet, de l'acteur de cinéma, du romancier, du jockey, du journaliste, du radio-reporter, du maquisard, du cabochard, de l'ami tendre et décevant, du scénariste et du dialoguiste.

Car René Lefèvre est tout cela.

Il est même à peu près tout.

Sauf un homme du monde, mais nul ne songe à le lui reprocher, car c'est un homme tout simple : généreux comme un prince six jours par semaine et lade comme un paysan madré le septième, sensible et rugueux, odieux et admirable, injuste avec sérénité, fidèle et

versatile, léger en paroles, sentimental dans ses actes, délicat et insupportable, modeste et orgueilleux, habile et maladroit, gai sur fond de tristesse, hargneux et désarmé, rasant et jobard, il a des gestes et des mots de soudard en goguette et cultive secrètement une ravissante petite fleur bleue protégée par les pièges à loup de l'ironie agressive.

En somme c'est un homme comme les autres.

Et même un peu mieux que les autres.

Seulement il faut le déchiffrer avec un dictionnaire analogique.

Ce personnage invraisemblable est surtout un admirable acteur. Bien entendu, il ne s'est guère soucié d'u' carrière qui demande du souci et de l'entretien.

Il ne faut pas compter sur lui pour trouver de l'esprit aux producteurs ou cirer les bottes des journalistes. Il grince comme une girouette et sème des vérités à tous les vents. Trop occupé de sa vie il a tourné un peu n'importe quoi avec n'importe qui, en manifestant son indifférence à l'aide d'un vocabulaire où les mots se passent de feuille de vigne.

Mais quand il est dans un bon film il joue cartes sur table et c'est alors que l'on voit apparaître le bohème du « Million », le trans-lucide Jean de la Lune, le charmant assassin du « Crime de M. Lange », la petite gouape cynique et romanesque de ses « Musiciens du Ciel ».

Vous souvenez-vous de la scène de la confession publique dans ce dernier film ?... Un tour de force pour un acteur, mais le triste voyou blême qu'incarnait René Lefèvre atteignait une étrange et insolite grandeur. D'ailleurs ce comédien est d'une parfaite honnêteté professionnelle et il émet par les moyens les plus simples et les plus difficiles. Il ne grimace pas, il ne gesticule pas, il ne charge pas... il vit devant la caméra avec un inimitable naturel et une sensibilité à fleur de rêve.

Car le truculent René Lefèvre, amateur de whisky frais, de femmes potelées, de chiens de chasse et de chevaux de course est trahi par le cinéma qui, en le dépouillant de ses masques pudiques, révèle le visage d'un grand acteur poétique.

Cette poésie qu'il dissimule comme un vice honteux et dérisoire.

Le Minotaure.

### Un mot encore à la reine-mère

**M. YVES MIRANDE**, nous l'avons dit, a conçu le projet original, économique et — dans son esprit — rémunérateur de faire tourner *Pas un mot à la reine-mère*, au Théâtre Antoine, dans les décors mêmes de la pièce.

Devant un défi aussi flagrant à l'art cinématographique, la corporation s'est émue.

Le Syndicat des techniciens a voté une motion, celui des acteurs a envoyé une lettre. La direction générale du Cinéma s'était contentée, elle, d'accorder l'autorisation de tournage.

André Luguet nous a dit : « Je déplore, tant sur le plan artistique que sur le plan moral, que de tels films puissent se réaliser. Mon syndicat a marqué son hostilité à son égard et, à titre personnel, je ne peux que confirmer cette opinion... »

Malgré sa courtoisie habituelle, Marcel L'Herbier a explosé : « Mais, il faut partir en guerre contre de tels procédés ! D'ailleurs, ces affaires, quoi qu'en pensent leurs auteurs, ne sont pas fructueuses. Rappelez-vous *Le Gendre de M. Poirier*, réalisé par Marcel Pagnol dans les mêmes conditions. De plus, alors qu'il est impossible d'obtenir suffisamment de pellicule pour faire de grands films, je m'étonne qu'il en soit accordé pour de semblables opérations. »

Nous avons aussi voulu joindre Maurice Cloche, l'éventuel metteur en scène de cette œuvre d'avant-garde. Nous n'avons pu malheureusement le toucher.

Devant un tel « tolle », la direction générale reviendra-t-elle sur sa décision ? Nous n'y verrions, pour notre part, que des avantages.

Et nous sommes persuadés que Maurice Cloche, qui doit tout de même avoir souci de son avenir, serait de notre avis. Il n'y a plus, au fond, que les producteurs à convaincre.

### « Pour ou contre Pagnol » et César Immortel !

**L**ES Jeunes Cinématographes ont le sens de l'actualité. La veille de son élection à l'Académie française, Marcel Pagnol faisait l'objet d'un débat au cours de la séance hebdomadaire de ce club.

Comme l'a dit notre collaborateur

## VENISE CONTRE CANNES

**A**VANT la guerre, l'Italie mussolinienne s'enorgueillissait de donner asile à la plus spectaculaire manifestation cinématographique internationale : la Biennale de Venise, qui, comme son nom l'indique, se déroulait... tous les ans. Tous les grands pays producteurs — sauf l'U.R.S.S. — y présentaient une sélection de leurs meilleurs films et en attendaient une profitable consécration. La Cité des Doges était, à cette occasion, le lieu de rencontre de nombreux délégués officiels et, sous les lambris dorés, des contacts politiques ne manquaient pas de s'établir entre smokings blancs de la meilleure coupe. Tout cela sous les auspices et avec la bénédiction du feu comte Ciano et de son épouse Edda — née Mussolini — toujours très accueillante, disait-on, aux admirations internationales.

La Biennale de Venise, et pour cause, changeait de caractère après 1939 l'Italie, avant d'être co-belligérante, ayant été quelque peu compromise avec le camp d'en face.

À la Libération, la France reprit donc un projet fort légitime conçu dès 1939 et que la guerre n'avait pas permis de réaliser : organiser au pays de Marey, Demény, Reynaud et Lumière, le Festival international de la Venise fasciste s'était arrogée l'exclusivité. La ville de Cannes avait été choisie à cet effet. Jusqu'à présent, cependant, de multiples difficultés d'organisation imposèrent plusieurs renvois successifs du Festival. Mais, en fin de compte, il fut fixé au mois de septembre prochain.

Voici pourtant que, en l'espace de quelques jours, deux nouvelles, apparemment sans lien entre elles, paraissent modifier à nouveau la situation.

Des échos prudents annoncent la prochaine « renaissance » de la Biennale de Venise, et des rumeurs dangereusement concordantes laissent prévoir une nouvelle remise sine die du Festival international de Cannes.

On ne dit pas à quelles initiatives serait due la résurrection de la Biennale, ni la provenance des fonds qui la provoqueraient : ce qu'on sait, c'est que les firmes américaines, qui ne se montrent pas particulièrement pressées de s'associer au Festival de Cannes auraient, dès maintenant, promis leur concours à Venise.

Mais ce qu'on dit par ailleurs, c'est que le Festival de Cannes devrait être abandonné faute d'avoir obtenu de l'Etat les quelques millions nécessaires à son organisation. Il s'agirait, en l'occurrence, d'une insuffisance de l'ordre de sept millions.

Rapprochons ce chiffre du montant du devis de certains films qui n'ajoutent rien à notre prestige international (20, 30 ou 40 millions) et rappelons que le récent recensement de la population a coûté la bagatelle de 300 millions.

Et demandons-nous si, une fois de plus, la France va laisser passer une occasion et, faute d'une somme minime — dérisoire par rapport à son budget général — revenir sur des projets annoncés et se priver à la fois d'un honneur qui lui revient et d'une source de profits matériels et moraux qui sont loin d'être négligeables.



Roger Régent qui fit ce soir là, Maison de la Chimie, une causerie familière sur l'auteur de *Marius*, le cas Pagnol est un sujet en or. Aussitôt que son nom est jeté dans un débat, l'assistance se divise en « pour » et en « contre » : on est sûr d'assister à des débats animés !

Les membres des Jeunes Cinématographes, cependant, semblèrent tous d'accord, l'autre soir, et André Bazin qui dirigeait les débats exprima l'opinion apparemment générale en déclarant que si la forme cinématographique de Marcel Pagnol est des plus rudimentaires, son génie verbal et cette sève populaire qui coule dans toutes ses pièces et dans tous ses films font que ses œuvres dureront.

Trois bobines de *La Femme du boulanger* où, plus que partout ailleurs, s'étalent la truculence et ce génie verbal de Pagnol, furent projetées, ainsi que *Merlusse*. On comprend aisément devant ces images malhabiles, parfois illisibles, la force qui assurera à Pagnol une longue vie dramatique : il a, comme aucun autre auteur français actuel, le don d'insuffler à ses personnages une vie intense. Roger Régent, qui parla aussi de l'homme — fort pitto-

resque et sympathique — raconta cette anecdote. Pagnol explique à un de ses amis ce qu'est le cinéma.

« Tu comprends, dit-il, suppose que l'on tourne *Horace*. Eh bien, « *Qu'il mourût* », c'est un gros plan... »

C'est d'ailleurs parfaitement exact !

### Le prix d'une « âme »

**L**E nommé Caron Pierre-Antoine... a été reconnu coupable d'intelligences avec l'ennemi et condamné par contumace à la peine de cinq ans de prison, 120.000 francs d'amende, cinq ans d'interdiction de séjour.

Tel est le jugement rendu, le 4 mars, par la cour d'appel de Paris.

Le metteur en scène le plus grossier de France doit, en ce moment, se faire tout petit et tout gentil dans quelque *Pension Jonas*. Et il peut réfléchir sur le titre du premier film qu'il tourna, en 1921 : *L'homme qui vendit son âme au diable*. Qui, tout de même, valait mieux que les *Marinella*, *Cinderella* et autres *Bécassine* qu'il commit par la suite à grand renfort de jurons et de gravelleuses plaisanteries.

## Le Festival de Lyon

**A** l'occasion du cinquantenaire du cinéma le Film-Club de Lyon et la Maison de la Pensée française ont organisé, avec le concours de la Cinémathèque française, une série de très importantes manifestations.

Dans les plus grands cinémas de la ville, et devant un public très nombreux, dont l'assiduité était remarquable, ont eu lieu six grandes conférences, illustrées de projections d'extraits de films.

Quatre de ces conférences furent répétées, l'après-midi, dans un cinéma du quartier des Facultés, pour les étudiants.

Les organisateurs se sont attachés surtout à montrer l'importance du cinéma sur la plan artistique ou intellectuel. Les conférences, illustrées d'extraits de films classés comme inaccessibles au grand public, ont été accueillies avec un tel succès et suivies avec une telle assiduité (plus de sept cents personnes se sont abonnées pour les six conférences) qu'il y a là plus qu'un encouragement, une impulsion donnée à ceux qui entendent défendre et sauver le cinéma français. M. Fourré-Cormery assistait à la séance d'inauguration.

Le festival de Lyon, premier d'une série que la Cinémathèque française organisera avec les ciné-clubs de province, constitue un jalon important et plein d'enseignements sur la route — jugée si dangereuse par certains — qui mène à l'initiation progressive d'un large public à l'art cinématographique et à la signification profonde du cinéma.

### Les « prix Staline »

**O**N a décerné dernièrement, à Moscou, aux artisans des meilleurs films soviétiques tournés en 1943 et 1944, les prix de cinéma portant le nom de Staline. Neuf films artistiques de grand métrage, deux documentaires de vulgarisation scientifique et trois chroniques d'actualités ont été jugés dignes de cette récompense.

Trois des neuf grands films traitent un sujet historique : *Koutouzov*, de Petrov (la guerre de 1812) ; *Ivan le Terrible*, d'Eisenstein (la vie du tsar Ivan IV) ; enfin *Georges Saakadze*, de Tchizouréli (la lutte de la Géorgie pour sa liberté).

La guerre contre Hitler constitue le sujet de *Zoé*, d'Arnstam, d'*Arc-en-ciel*, de Donskoï et d'*Invasion*, de A. Room. La femme soviétique pendant la guerre est évoquée dans *Elle défend sa patrie*, d'Emmler, et la lutte contre l'occupant, dans *Homme n° 217*, de M. Romm.

À 18 heures après la guerre, de Pyriev, est une comédie musicale.

Les trois chroniques d'actualités primées sont : *Autour de l'armistice avec la Finlande*, *La renaissance de Stalingrad*, *Les Vengeurs populaires*, et les deux documentaires *Asie centrale* et *L'instinct maternel chez les animaux*, dont est tiré le *Petit renard* qu'on peut voir actuellement à Paris.

La prochaine réception donnée par Mme Andrée Bauer-Thérond et ses élèves aura lieu le dimanche 14 avril, de 15 h. à 19 h. au Studio, 21, rue Henri-Monnier. Une trentaine de jeunes artistes seront présents. M.M. les producteurs et metteurs en scène intéressés seront accueillis avec plaisir sur présentation de leur carte.



Germaine DULAC, dès 1919, fit de la mise en scène. Ses œuvres les plus marquantes : « La Fête espagnole », « La souriante Madame Beudet ». Elle lutta pour un cinéma d'avant-garde et réalisa des essais intéressants : « L'invitation au voyage », « Arabesque », « La Coquille et le clergymen » (1927) dont la photo ci-dessus est extraite.



Léontine SAGAN devint célèbre en 1932 après avoir réalisé « Jeunes Filles en uniforme », en collaboration avec Carl Froelich (photo ci-dessus). Elle émigra par la suite en Angleterre, tourna « Young Apollo », « Les Hommes d'Oxford ».



Jacqueline AUDRY se passionna très jeune pour le cinéma, en apprit tous les métiers. Elle a réalisé, en 1945, « Les Malheurs de Sophie » (photo ci-dessus). Projet : « L'Enfant au poney ».

# LA MISE EN SCÈNE est-elle un métier de femmes ?

**C'**ÉTAIT une femme qui parlait, et qui plus était (ou moins), une femme en uniforme, exceptionnellement « ayant d'ailleurs » : « Incapables, déclarait-elle, il est notoire que les femmes sont incapables de réaliser un film... »

Aussitôt moi de gaillardement protester (« Taratata, madame... »), citant les noms de la dernière en date et de la première réalisatrices : Jacqueline Audry (qui vient de faire *Les Malheurs de Sophie*) et feue la chère Germaine Dulac qui sut, dès après l'autre guerre, faire des films remarquables et toujours appréciés.

Un monsieur renseigné parla des nombreuses metteuses (c'est français, voyez Littre) en scène d'U.R.S.S., dont nous ne connaissons qu'une, qu'Olga Préobajenskaya, par son pittoresque *Village du péché* ; mais je dus admettre qu'à Hollywood Lois Weber et Dorothy Arzner n'étaient plus en activité.

Toutefois, connaissant la brusquerie des caprices de la mode, aux U.S.A., je m'efforçai de démontrer que miss Arzner avait apporté « quelque chose de différent » à la production américaine et méritait de continuer sa carrière. Je pris comme exemple l'œuvre de cette dame : *L'Obsession de Mrs Craig* (1936), qui établit du premier coup le renom de Rosalind Russell.

« Roz » n'est pas seulement la star la moins surfaite de sa génération, c'est la femme de Hollywood, bien qu'elle ne puisse s'empêcher de faire de l'esprit à jet continu, qui dit les choses les plus pertinentes sur le cinéma. À mon avis, Roz serait aussi capable de faire des films que ces extraordinaires gâteaux qui, chaque dimanche, sortent de ses mains et de son four perfectionné. C'est en partageant une savoureuse tarte soufflée aux raisins secs (je regrette, je n'ai pas la recette) que « Roz » m'expliqua un jour tout ce qu'elle devait à Dorothy Arzner, et de quelle adroite manière celle-ci avait aidé Ruth Chatterton (dans *Sarah and son*) et Katharine Hepburn (dans *Le Phalène d'argent*) qui, comme Roz, avaient à adopter pour l'écran leur comportement d'actrices venant du théâtre :

« Dot » Arzner est unique pour vous faire éprouver ce que ressent le personnage que vous incarnez : tout ce qui le trouble jusqu'à la racine des cheveux, tout ce qui sort de son cœur pour devenir lisible sur votre figure, donc sur l'écran... »

Mrs Craig, peut-être vous en souvenez-vous, était une

femme qui se voulait trop parfaite, trop impeccable, et qui, par un besoin maniaque de tout tenir dans un ordre « totalitaire » chez elle — assignant à chaque chose (y compris les sentiments) une place inhumainement fixe — arrivait à être prise en horreur par tout le monde, y compris l'homme assez doux, assez sensible pour trouver la tendre patience d'apprivoiser ce monsieur.

En finissant cette étude de caractère, aussi poussée que nuancée, miss Arzner montra des qualités comparables à celles de ces romancières anglo-saxonnes, si habiles à mettre en valeur le fugitif détail révélateur, qui savent donner le ton de la vérité intime, cachée, à une histoire contée par le menu, en une longue guirlande de fins motifs brodés à l'aiguille.

Autrefois, Germaine Dulac avait réussi à transposer une pièce, *La Souriante Mme Beudet*, en un film muet dont les images parlaient toutes aux yeux émus des spectateurs.

Il n'est que de se référer à l'art de Colette pour établir que la vision particulière de la femme démultiplie la cadence des images, qu'elle saisit un peu comme grâce au « ralenti » : d'où peut-être une certaine mollesse ; mais justement à la manière de celle des vagues qui, flottant sur l'écran, nous révèlent alors le secret (pour l'œil normal insaisissable) d'un jeu de muscles, d'une métamorphose, d'une éclosion de bourgeon.

Si, malgré leurs dons d'analyse minutieuse et de pénétration dans l'intimité du cœur, il y a si peu de « réalisatrices », c'est sans doute parce que ce métier exige des qualités de puissance, presque physiques, assimilables à celles du guerrier. Mais n'est-ce pas aussi parce que tout artiste authentique, si viril soit son tempérament, doit, pour être complet, posséder une faculté d'émotion quasi-féminine ?

Ainsi peut s'expliquer que les femmes, au studio, se rendent surtout précieuses dans les travaux délicats du scénario (je voudrais employer le mot italien *sceneggiatura*, plus exact) et du montage.

Sans doute, Carl Froelich n'eût-il pas réussi *Jeunes filles en uniforme* s'il n'avait laissé Léontine Sagan diriger le film à sa place ; mais par la suite, accablée de trop de pouvoir, la même metteuse en scène rata son ouvrage sur les étudiants d'Oxford.

(Suite page 14)



Dorothy ARZNER dirigeant « Roz » Russell dans « L'Obsession de Mrs. Craig » (1936). Elle réalisa plus de quinze films en dix ans, entre 1927 et 1937...



« Les Malheurs de Sophie. » Une parfaite reconstitution d'un salon Louis-Philippe : Marguerite Moreno « Mademoiselle », Pierre Magnier, Mme de Chauveron ; au fond, les petites filles modèles (Lisette Jambel et Michèle O.-F. Gilbert) qui ont grandi ; devant le piano, Madeleine Rousset « Sophie » ; sur le canapé, le préfet Alerme et Paula Régner ; derrière, Renaud Mary. Ci-contre : Sophie et Paul enfants (Josée Conrad et Serge Emrich).



Ceci n'est pas une photo de travail, mais une scène de « Etoile sans lumière », qui nous montre l'envers du décor et où l'on voit Marcel Herrand (ci-dessous, entre Milla Parély et Edith Piaf) mettre un film en scène, avec Reggiani comme ingénieur du son.



(Photo PECQUEUX.)



(Photo VOINQUEL.)

## « Les malheurs de Sophie »

De la « Bibliothèque Rose » à la Résistance.

S'IL y a, dans la littérature française, des œuvres dont l'adaptation à l'écran paraît s'imposer davantage que le roman de la comtesse de Ségur, on comprend fort bien, pourtant, l'attrait que Mlle Jacqueline Audry y a pu trouver. Toutes les petites filles et beaucoup de jeunes garçons ont lu *Les Malheurs de Sophie*. *Les Petites Filles modèles* ou *Le Général Dourakine* ; ils en gardent plus tard un souvenir attendri qui s'associe à celui du monde intérieur de leur enfance. Il faut convenir, d'ailleurs, que Mme de Ségur sait mener et animer un récit, qu'elle a l'art de conter et d'amuser ses jeunes lecteurs, que dans ses livres les enfants trouvent un univers à la mesure de leur imagination, de leur sensibilité et de leurs jeux. L'idée de tirer un film d'un roman de la Bibliothèque Rose n'était donc pas dénuée de sens. Et celui-ci se prêtait à une charmante imagerie.

Mais il fallait avoir le courage d'aller jusqu'au bout de son intention. Du moment qu'on prenait un roman d'enfants, il fallait faire un film d'enfants. Respecter l'esprit du livre et, s'il fallait corser la substance un peu mince des *Malheurs de Sophie*, recourir à des traits, à des épisodes empruntés à des ouvrages du même auteur. On eût ainsi maintenu dans la transposition cinématographique une unité de style et d'inspiration.

C'est là que les créateurs du film ont fait fausse route. Ont-ils été désemparés par un sujet qui les avait séduits au premier abord, mais qui réclamait de leur part une ingénuité, une invention qui ne répondait pas à leur tempérament ? Ou bien ont-ils cédé à la pression d'un producteur peu rassuré sur le résultat commercial d'une bande qui s'adresserait à des moins de quinze ans ?

Toujours est-il qu'ils ont cru nécessaire d'ajouter à l'histoire de Sophie petite fille une seconde partie qui se passe dix ans plus tard, une histoire d'amour qui n'a plus de rapport avec le récit original et qui ne lui apporte aucun intérêt supplémentaire. Erreur capitale, non seulement parce qu'elle prive le film de la saveur spéciale que nous aurions goûtée à une transposition fidèle du livre, mais surtout parce qu'en introduisant dans cette histoire d'enfants des personnages adultes, des situations sentimentales qu'il nous faut prendre au sérieux, en nous faisant passer, en somme, du monde puéril au monde réel, elle nous fait apparaître ce que le milieu aristocratique où Mme de Ségur a recruté ces modèles a de

Film français.  
Scénario : Pierre Laroche et Colette Audry, d'après la comtesse de Ségur.  
Réalisateur : Jacqueline Audry.  
Interprètes : Marguerite Moreno, Madeleine Rousset, Yolande Laffon, Colette Darfeuil, José Conrad, Alerme, Jean Temerson, Michel Auclair, Serge Emrich, Rober Demorget, Renaud-Mary.  
Chef opérateur : Isnard.  
Chef opérateur du son : Carrouet.  
Décor : Marcel Magnier.  
Musique : Maurice Thiriet.  
Production : U.T.C.

désuet et d'odieux. Placé sur le plan de la vérité humaine, de la vie sociale, ce récit où nous ne voulions voir qu'un conte agréable nous laisse une impression de malaise.

Certes, la première partie du film n'est pas dénuée d'agrément. On y reconnaît la Sophie que Mme de Ségur a dépeinte : une Sophie au caractère droit, mais violente, coléreuse, désobéissante, délaissée par sa mère qui laisse à des domestiques le soin de son éducation — une éducation où les fessées jouent, on s'en souvient, un rôle essentiel. La petite Josée Conrad incarne avec grâce Sophie enfant. Marguerite Moreno, redoutable « mademoiselle » aux principes étroits, à l'âme aigrie, restituée, avec le talent qu'on lui connaît, la figure de cette « mère Fouettard » de bonne compagnie.

Les traits de Sophie, ses facéties, ses chagrins, les visites de ses cousines sont évoqués dans des images dont il faut louer la qualité et le style. Mlle Jacqueline Audry a dû longuement rêver, quand elle était petite, sur les gravures romantiques qui illustrent les premières éditions des *Malheurs de Sophie*, et elle a su en recréer l'atmosphère avec un goût indéfectible.

★

Mais le plaisir que nous prenons à ces petits tableaux cesse au moment où la petite fille cède la place à la grande, où les jeux de l'amour succèdent aux jeux de l'enfance, où l'on nous transporte des jardins à la française, où passent les dames en crinolines, sur les barricades parisiennes. Car, par un détour inattendu, Sophie va nous conduire à Louis-Napoléon et au coup d'Etat du 2 décembre. Simple prétexte pour faire allusion à des événements qui nous touchent de près et exalter l'héroïsme des résistants d'hier à travers celui des républicains de 1851 ? Si louable qu'elle fût, cette intention était ici hors de propos.

Jean VIDAL.

## « L'héroïque parade »

Un film honnête, qui vient trop tard...

« The way ahead »  
Film anglais doublé.  
Scénario : Eric Amber.  
Réalisateur : Carol Reed.  
Interprètes : David Niven, Raymond Huntley, John Laurie, Stanley Holloway, James Donald, Rensé Ascherson, Penelope Ward.  
Production : Two Cities Films.

Ce n'est pas la faute de Carol Reed si *La Vraie gloire* nous a été présentée aussitôt achevée et si nous ne voyons qu'aujourd'hui *L'héroïque parade* tournée par le même réalisateur en 1943. Mais c'est un peu comme si nous avions lu le dénouement d'un roman avant le commencement ou mangé le hors-d'œuvre après le dessert.

Quelles que soient les qualités de *L'héroïque parade*, le film a certainement perdu de sa puissance émotive. Il relate les tribulations de civils anglais, de tous âges, de toutes conditions sociales, qui n'ont de com-

mun que leur individualisme, leur mauvais caractère et leur esprit frondeur et qui, deviennent les glorieux et courageux soldats de la campagne d'Afrique. Commencant avec la guerre, l'action se termine par le débarquement en Afrique du Nord.

Le film est essentiellement un documentaire, un de ces documentaires à peine romancés, où l'affabulation ne joue qu'un rôle secondaire, dans lesquels excellent les Anglais. Tout l'attrait d'un tel film réside dans les notations de détail, dans les traits pris sur le vif et qui recréent une atmosphère. Certes, il y a une certaine dose de propagande patriotique, mais si discrète et de si bon ton qu'elle n'en est guère gênante, d'autant moins qu'elle s'incarne en la silhouette souriante et pourtant grave de David Niven, jeune officier qui a senti venir la guerre, s'y est préparé et s'efforce de remplir de son mieux sa tâche de guide et de conducteur d'hommes.

Eugénie HELISSE.

## « Etoile sans lumière »

Edith Piaf et une idée...

Film français.  
Scénario : M. Blistène.  
Dialogues : A. P. Antoine.  
Réalisateur : M. Blistène.  
Interprètes : Edith Piaf, Milla Parély, S. Reggiani, M. Herrand, Jules Berry, Yves Montand, J. Hebey, Mady Berry.  
Chef opérateur : Cotteret.  
Décor : d'Eaubonne.  
Musique : Guy Luyckaert.  
Chansons : Marguerite Monod.  
Production : B.U.F.

EDITH PIAF va partir pour les Amériques. On regretta déjà d'être privé, pour un temps trop long, de sa voix rauque qui vous saisit à la nuque, de ses chansons de rien du tout qui sont, chacune, comme une cloche d'émotion qui vous recouvre et vous isole. Déjà, l'on supputait la date de son retour.

Après *Etoile sans lumière*, la crainte est plus vive encore. Car Hollywood guette. Et, quand on a traversé l'Atlantique, il nous semble, à nous, qu'un « coup de métro » vous y conduit. Dans le cas de Piaf, cela pourrait bien se produire. Car elle vient de se révéler comme une artiste dont l'écran est capable de décupler encore l'attraction. Sans doute, apparaît-elle parfois, en face d'un texte un peu long, comme l'élève intelligente et appliquée, mais légèrement effarouchée. Mais qu'importe à côté de cette mimique expressive, de ce visage qui reflète les moindres pensées, de cette suggestion visuelle dont elle a saisi d'emblée les secrets les plus impénétrables à d'autres !

Son scénario, Marcel Blistène l'a manifestement pensé et écrit pour Edith Piaf. C'est là un handicap que d'autres n'ont pas su remonter. Heureusement, Blistène ne s'est pas contenté d'inscrire un nom sur un papier blanc et de considérer son travail comme terminé. Il y a aussi consigné quelques idées. Et l'époque — si proche et déjà si lointaine — du passage du muet au « sonore et chantant » lui a fourni une excellente base de départ. Le cinéma se penche sur son passé.

Combien sont-ils ceux et celles qui faisaient les beaux jours des films qu'accompagnait le légendaire pianiste-bruiteur et que le parlant condamna à la retraite ? Il leur devait bien une pensée. Il en devait également à ceux qui, dans l'ombre, « sans lumière », remplacent parfois, dans les exercices les plus périlleux, des vedettes qu'aucune compagnie d'assurances ne voudrait garantir de ces risques. Prêter sa voix, c'est un sacrifice qui peut en valoir beaucoup d'autres. Et qui ne ménage que déboires et déceptions. On nous le fait bien voir.

Avec ce point de départ, le film pouvait être âpre ou violent ou d'une ironie désabusée. Renoir, Duvivier ou René Clair l'eussent vu, à coup sûr, sous un angle tout différent. Blistène, dont ce sont les débuts, s'est contenté de nous raconter sans prétention, sans inutile éciat, une histoire navrante, qui touche en nous le petit coin où nous enfermons plus ou moins hermétiquement notre manque de confiance en nous-même, le « no man's land », entre la fatuité et le désespoir. Cette histoire, naïve et profonde, simpliste mais très humaine, il nous la conte avec la maladresse du débutant, avec la raideur du gymnaste qui se lance pour la première fois sur la corde raide.

A ce char rustique et sympathique se sont attelés avec lui André-Paul Antoine, dont le dialogue « colle » fort bien au sujet ; Serge Reggiani, au jeu sobre, puissant, intelligent ; Milla Parély, séduisante et réline à souhait ; Marcel Herrand, Jules Berry. Un bout d'essai d'Yves Montand donne des résultats encourageants.

Jean NERY.

(Suite des Critiques, page 10)

# A HOLLYWOOD LES "PIN-UP" ...



Nouvelles vedettes ! Lana Turner (ci-dessus) qui débute en 1937, ne devint célèbre qu'en 1940 en interprétant « Ziegfeld Girl » et Gene Tierney (ci-dessous) que l'on considère, outre-Atlantique, comme une très grande comédienne.



**L**ES valeurs sûres !... Allons, ce sont encore les bons vieux placements d'avant guerre : Joan Crawford ne vient-elle pas de recevoir l'Oscar, vingt et un ans après ses débuts ! Evidemment la production de guerre a été l'occasion de lancer de nouveaux visages.

Néanmoins les stars d'avant guerre restent au premier plan de l'actualité cinématographique de Hollywood : si quelques-unes d'entre elles — Annabella ou Garbo, W. C. Fields ou Louise Rainer — sont provisoirement éloignées de l'écran, leur retrait est volontaire. Bette Davis, Irène Dunne, Crawford, Myrna Loy, Sylvia Sydney, Barbara Stanwyck, Rosalind Russell, Claudette Colbert, Shirley Temple, Clark Gable, Cary Grant, William Powell, James Cagney, Montgomery, Robert Taylor, Gary Cooper, Tyrone Power, James Stewart, Spencer Tracy font partie du patrimoine américain : un patrimoine dont on entretient fidèlement le culte.

A tel point que Hollywood commence à tourner des films sur la vie de ses propres gloires : ainsi Will Rogers Jr. qui démissionna de son poste de député pour partir en guerre, et qui vient d'être démobilisé, incarnera prochainement à l'écran son illustre papa, feu Will Rogers, le plus aimé de tous les humoristes américains. Betty Hutton sera Pearl White, dans Perils of Pauline, film biographique, qui tire son titre de celui du plus célèbre « sérial » de la reine des films à épisodes. Humphrey Bogart incarnera à l'écran son camarade Jack Benny, une des plus fameuses vedettes du cinéma et de la radio américaine.

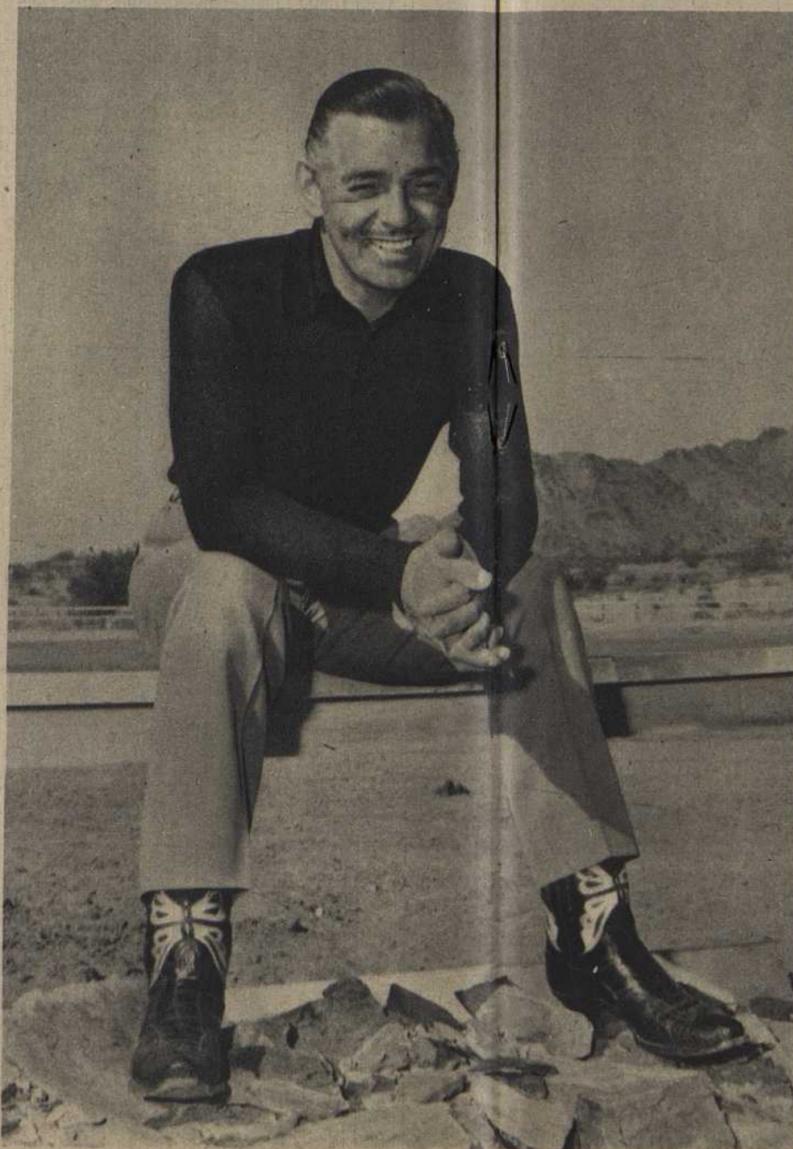
Enfin Larry Parks et Evelyn Keyes incarnent Al Jolson et Ruby Keeler dans une biographie du célèbre Chanteur de Jazz, film dont nous publions, ici, les premières photos de travail.



Après quatre ans de combat dans le Pacifique Sud, Tyrone Power est heureux de retrouver sa loge et son maquillage...



Robert Montgomery vient de quitter l'uniforme de la Marine... Si l'on en juge par l'abondance de son courrier, les spectatrices ne l'ont pas oublié. Spencer Tracy, qu'il rencontre dans le couloir, lui montre qu'on lui a conservé sa loge et Hedy Lamarr l'entretient du film qu'ils vont tourner



Les tempes de Clark Gable ont blanchi : mais le sourire a gardé toute sa jeunesse...



Rosalind Russell, sur les chevaux de bois, en compagnie de son fils (ci-dessus). Claudette Colbert, entourée de John Wayne et Don Defore, écoute les explications du réalisateur Mervyn Le Roy (ci-contre)



Robert Taylor, lui aussi, démobilisé de la Marine, est revenu avec une moustache impeccable; il a encore ce fameux sourire...



Alfred Green tourne « La Vie d'Al Jolson » avec Larry Parks dans le rôle du célèbre « Chanteur de Jazz ». Jolson, qui a maintenant soixante-trois ans, a enregistré lui-même les trente chansons du film. Ci-dessous, Al bavarde avec Evelyn Keyes qui, dans cet ouvrage, interprète le personnage de Ruby Keeler tandis que notre correspondant H. Salemson (à droite) rend visite à Larry Parks.



## ...N'ONT PAS DÉTRÔNÉ LES GLOIRES D'AVANT-GUERRE



« Madame et son flirt »  
Gisèle Pascal, Robert Dhéry, Andrex

## « Madame et son flirt »

Quiproquos et vulgarité !

Film français.  
Scénario : d'après un roman d'Henri Falk.  
Dialogues : Michel Duran.  
Réalisateur : Jean de Marguenat.  
Interprètes : Andrex, Gisèle Pascal, Denise Grey, Robert Dhéry, Josette Daydé, Jeanne Fusier-Gir, Bing Sisters.  
Chef opérateur : Colas.  
Décors : Colasson.  
Musique : Louis Gasté.  
Production : Lutetia.

QUE les succès de Frank Capra empêchent bien des cinéastes de dormir, qui s'en étonnerait ? Hélas, n'est pas loufoque qui veut ! Et il ne suffit pas de réunir dans une même pièce des personnages qui poursuivent, chacun de leur côté, une action — un mari et son professeur de golf, son épouse et une éventuelle femme de charge, un candidat au mariage qui s'est trompé d'étage, un amateur de piano vaguement poète, une accorte soubrette (pourquoi a-t-on oublié le petit chien ?) — pour créer le climat de *Vous ne l'emporterez pas avec vous*. Ce sont pourtant ces premières scènes qui sont — et de loin — les moins mauvaises de *Madame et son flirt* ; car le film s'enlise très rapidement dans les quiproquos et les situations les plus écoulées du répertoire vaudevillesque. Le mari importun qui contrecarre sans le savoir les entreprises amoureuses extraconjugales de son épouse ; la cousine collet monté qui est une fausse cousine ; l'amant qui passe pour le mari aux yeux de la vraie cousine, etc... Pas question ici d'esquisser un caractère ; le thème général même, pour être certain qu'il n'échappe pas au spectateur, figure sur la bande d'un livre supposé : une femme peut-elle aimer deux hommes à la fois ? Non — bien sûr — et Gisèle Pascal retourne dans les bras d'Andrex au grand dam de Robert Dhéry...

Le dialogue suit le mouvement du film, et s'embourbe très vite dans la platitude et la vulgarité... Peut-on parler en l'occurrence de mise en scène ?

Les interprètes, néanmoins, réussissent ce miracle — dont il faut les féliciter — de n'être pas absolument mauvais : Andrex, bien employé — et si on le contraignait à plus de simplicité — pourrait certainement faire de bonnes choses ; Gisèle Pascal, jolie, s'anime parfois très convenablement et Robert Dhéry fait preuve d'un tempérament certain, digne d'un meilleur sort...

Jean-Pierre BARROT.

## « Les Démons de l'aube »

Vrai, direct, émouvant. Beaucoup plus qu'un « film de guerre », une œuvre remarquable...

Film français.  
Scénario : Allégret.  
Réalisateur : Yves Allégret.  
Interprètes : Georges Marchal, Dominique Nohain, Georges Valmy, Hermantier, F. René, Simone Signoret, Jacqueline Pierreu.  
Chef opérateur : Bourgois.  
Chef opérateur du son : De Bretagne.  
Décors : Wakewitch.  
Production : Gaumont.

IL était périlleux de sortir ce film de guerre après tant d'autres, alors que le public rendu méfiant par nombre de bandes pour le moins médiocres commence à se lasser des combats photogéniques et de l'héroïsme de studio. Mais celui-ci, par sa vérité, sa beauté, sa force, le pathétique auquel il atteint par moments, en dépit de quelques faiblesses de scénario se classe parmi les meilleurs films sortis depuis la Libération et soutient la comparaison avec les grands films de guerre américains. Il nous apprend que désormais le cinéma français doit compter avec Yves Allégret. Le travail de celui-ci est parfait ; pas un instant de défaillance ou de faiblesse dans la mise en scène, une maîtrise absolue qui ferait croire de la part de ce jeune réalisateur à de très longues années de pratique, une sobriété exemplaire interdisant tout mouvement gratuit d'appareil, une virilité convenant exactement au sujet traité.

*Les Démons de l'aube* relatent la vie d'un commando à l'entraînement en Afrique du Nord, ses coups de main, la mission de « nettoyage » dont il est chargé dans les quelques heures qui précèdent le débarquement allié du 15 août 1944 sur la côte méditerranéenne,

mission dans laquelle le détachement entier trouve la mort.

Le titre primitif du film, *Ames qui vivent*, rendait bien mieux que l'actuel son atmosphère exacte. Ce ne sont en effet pas des soldats figés dans un héroïsme et des attitudes d'images d'Épinal que nous présente Yves Allégret, mais des garçons vivants, avec leurs défauts et leurs qualités, leurs rancunes et leurs enthousiasmes, leurs joies et leurs doutes. Un dialogue direct, et dont il faut louer le réalisme, ajoute à leur véracité. Pourtant il est regrettable que son auteur ne se soit pas gardé d'un léger trémolo style Derruède qui par moments détonne dans la justesse de l'ensemble. Et qu'on nous fasse entendre des sonneries militaires précisément à des passages qui se seraient fort bien passés de musique.

De jeunes acteurs aux visages inconnus, mêlés à de véritables commandos animent le film. On ne peut distinguer les uns des autres, et c'est le meilleur compliment qu'on puisse faire aux premiers. L'un d'entre eux, Valmy, se détache malgré tout des autres. Ce jeune comédien éclipsé l'unique vedette, Georges Marchal, qui n'a pu résister au désir de camper un personnage de jeune officier digne de broyer tous les cœurs féminins un peu défectueux et qui, seul, n'est pas dans le ton. Dans ce film d'hommes passé trop rapidement le beau visage de Simone Signoret, nouvelle venue qui mérite mieux que ce rôle court dans lequel elle parvient pourtant à faire preuve de grandes qualités.

Jacques SIGURD.

## « Un ami viendra ce soir »

Résistance et histoire de fous : réalisation habile d'un scénario qui ne s'imposait pas

Film français.  
Scénario et dialogues : J. Compagné et R. Bernard.  
Réalisateur : Raymond Bernard.  
Interprètes : Michel Simon, Madeleine Sologne, Paul Bernard, Saturnin Fabre, Louis Salou, Daniel Gélin, M. André.  
Chef opérateur : Robert Le Febvre.  
Chef opérateur du son : Legrand.  
Décors : Robert Gys.  
Musique : Honegger.  
Production : C.C.C.

AVANT tout, il faut saluer Raymond Bernard dont le nom paraît pour la première fois depuis six ans sur un écran français. Le réalisateur des *Croix de bois*, des *Misérables*, de *Cavalcade d'amour* est l'une des figures les plus sympathiques du cinéma français : c'est un ami qui nous revient ce soir.

Le sujet qu'il a choisi pour faire, comme l'on dit, sa rentrée, est l'une de ces nombreuses histoires qu'a inspirées la Résistance et dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles sont « hâtives »...

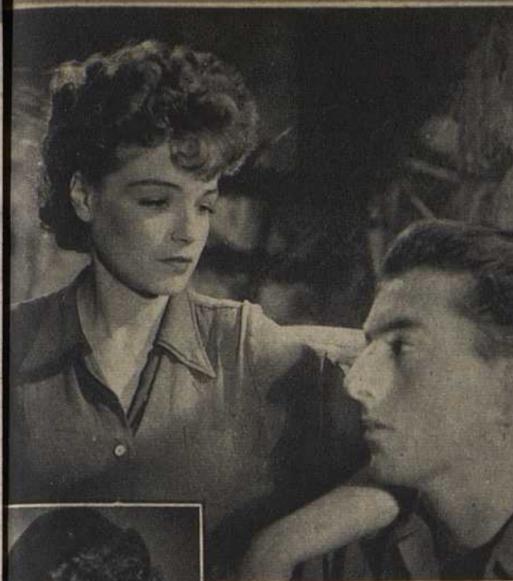
Le défaut le plus grave de cette histoire est que tous les personnages paraissent archifaux. Attention ! Nous ne disons point invraisemblables, mais faux. Nous savons bien qu'il y eut pendant l'occupation quelques asiles psychiatriques qui étaient des refuges où se cachaient des résistants et des officiers anglais ou américains ! Que de nombreux médecins abritaient ainsi des P.C. du maquis et qu'ils cachaient des Israélites. Nous savons bien aussi que l'une de celles-ci pouvait fort bien s'éprendre d'un « chirurgien suisse » et s'apercevoir un jour qu'elle était amoureuse d'un agent secret allemand tandis que celui-ci découvrait avec effroi que lui ce pur nazi aimait une juive... Tout cela, en somme, est parfaitement possible ; mais Jacques Compagné et Raymond Bernard qui ont signé l'adaptation et les dialogues n'ont pas réussi à faire passer leurs personnages du plan de la vraisemblance au plan de la réalité. En outre, on reste toujours dans la tonalité de

l'imagerie, parfois joliment colorée d'ailleurs, mais jamais le tableau n'est très finement peint.

Cela dit, le travail du metteur en scène est des plus habiles. Raymond Bernard est parvenu à donner une vie intense à son film. Il dure deux heures et l'on n'a point la sensation qu'il comporte des longueurs. Le réalisateur a très bien joué de sa caméra.

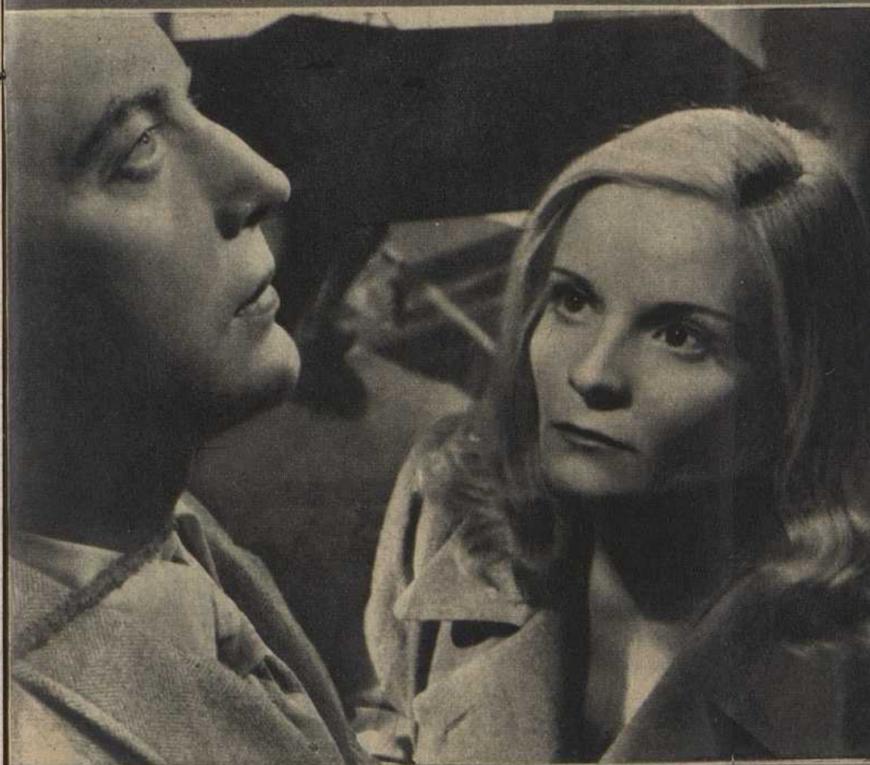
Dans les principaux rôles : Madeleine Sologne, Paul Bernard, Louis Salou, Louis Seigner, Saturnin Fabre et Yvette Andreyor sont bons. Mais dans un rôle de doux troglodyte, de charmant rêveur qui a compris depuis longtemps qu'il n'y a rien à espérer de la sagesse des hommes, Michel Simon est extraordinaire. Son personnage n'est absolument d'aucune utilité à l'action, il est tuot à fait hors de situation et c'est pourtant le seul qui marque, qui morde sur nous. L'ample et robuste musique d'Arthur Honegger apporte aux images une confortable assise sonore.

Roger REGENT.

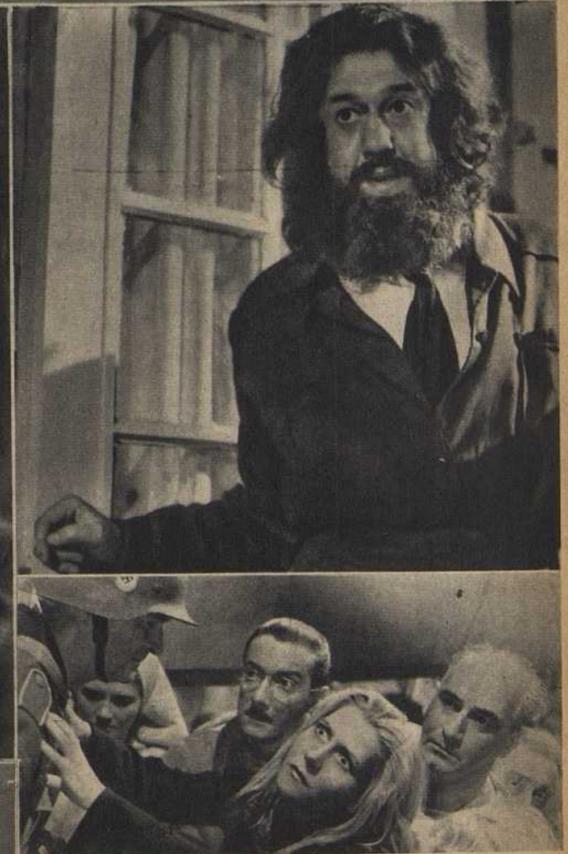


« Les Démons de l'aube » ou l'héroïsme des commandos... Valmy et Georges Marchal (à droite), Simone Signoret et Dominique Nohain (ci-dessus), Lupovici (à gauche)

(Photos Sam LEVIN)



« Un ami viendra ce soir. » Dans cet asile, quels sont les vrais malades, les résistants camouflés, les agents de la Gestapo ? Paul Bernard et Madeleine Sologne (ci-dessus), Michel Simon (à droite et en haut), Louis Salou et Yvette Andreyor (en bas) parmi les malades affolés par les nazis.

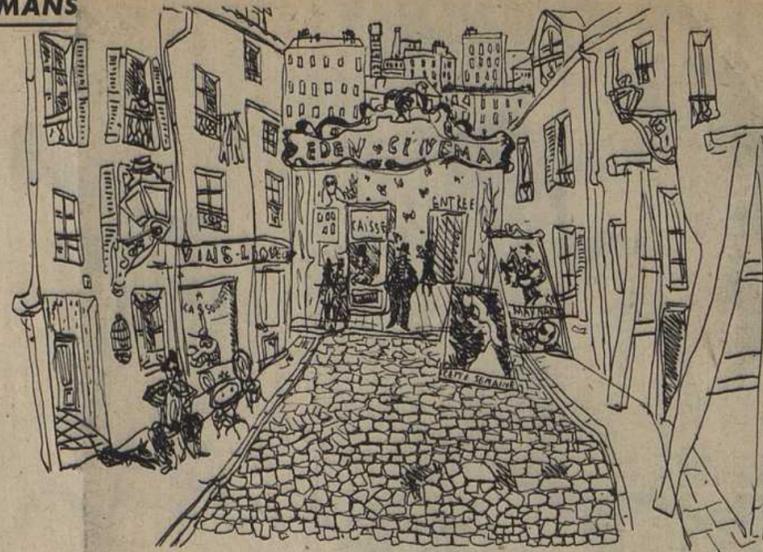


Photos Roger CORBEAU.

# Il est un petit cinéma de quartier

par Raymond BARKAN

Illustrations de Gabriel ZENDEL



JE n'eus pas imaginé qu'il en existât encore de semblables...

Dimanche dernier, je l'ai découvert en errant dans un de ces quartiers pauvres dont le pittoresque sordide m'a fait songer à Huysmans et à Prévert. D'un porche lépreux, je m'attendais à voir surgir le fantôme des sœurs Vatarad ou la silhouette faroude d'un Jean Gabin, casquette incrinée, mégot à la lèvre...

Soudain, j'ai perçu le grésille discret d'une sonnerie de cinéma. Où était-il donc ce palacio de quartier ? J'ai fini par le trouver, au bout d'une longue palissade, encadré par l'échoppe d'un rétamateur et une pissotière rouillée. Un mastroquet lui faisait vis-à-vis, à l'enseigne du « Rendez-vous des ouvriers ».

Ding... Ding... résonnait gentiment la sonnette. Il était attendrissant, ce petit cinéma. Avec sa façade si étroite qu'un « cent-kilos » eût suffi à la cacher, ses affiches délavées par maints périples, ses photos piquetées de mille traces de punaises, et surtout sa caissière à la bonne franquette qui mouchait un marmot en détachant les tickets de ses carnets à souches.

Chouette ! ils jouent un film avec Ken Maynard, s'est écrié un gamin en sortant de sa

bouche cinquante centimètres de chewing-gum.

Le patron s'est montré. Brave figure moustachue, le teint rougeaud, la bouffarde au bec.

Les entrants lui tapaient sur l'épaule, le traitaient en copain : — Comment ça va, Théophile ?

C'était déjà plein. On m'a fourré dans les secondes, juste derrière un pilier. Le rembourrage était pour les réservées. A ma droite, j'avais un vieux, tout mitéux dans sa vareuse d'hospice, et à ma gauche, une jeune « terreux » qui s'amusaît perversement à faire osciller, d'une menue secousse, la rangée entière de fauteuils.

Après un disque, ça s'est éteint pour les actualités. Bizarres actualités ! Rien moins que la formation d'un ministère par Gastonnet, des vues de la guerre d'Ethiopie, un discours de Mussolini, l'inauguration d'une exposition canine par M. Albert Lebrun, et un « bol d'or » de la même époque. De quoi se sentir rajeunir subitement d'une bonne douzaine d'années. Je n'ai pas vu grand-chose du film qui a suivi. A cause du torticolis que j'avais attrapé par la faute de mon pilier et, aussi, de la fumée, épaisse à asphyxier un asthmatique.

L'appareil mangeait la mottée des dialogues. Je compris néanmoins qu'il s'agissait d'un mélo. Les gosses ricanaient quand la mère mourante exhala le dernier soupir.

Brusquement, la pellicule cassa. Le beau chahut qui se déchâna ! Rageur, le patron avança la tête hors de la cabine de projection : — Venez-y donc, à ma place, recoller c'te saleté de film, bande d'enf... !

A l'entr'acte, j'ai invité M. Théophile à boire un canon sur le zinc du « Rendez-vous des ouvriers ». J'ai eu largement le temps de l'interviewer. Je ne me suis pas formalisé de son œil gouguenard lorsque je lui ai décliné ma qualité de critique. Naturellement, c'est à propos de sa formule d'actualités que je l'ai d'abord interrogé :

— Vous comprenez, qu'il m'a expliqué, ici, c'est un coin où que les gens s'occupent beaucoup de politique. Qu'on leur montre le cardinal Suhard, Blum ou Thorez, y en a toujours à qui ça plait pas. De toutes les manières, ça gueule ! Pour avoir la paix dans ma salle, j'ai trouvé le truc. Je passe d'anciennes actualités. Les événements ont eu le temps de se refroidir... Et puis, c'est plus intéressant rapport au prix...

J'ai demandé également à M. Théophile ce qu'il pensait du quota.

— Le quota, qu'il s'est exclamé en ouvrant des yeux ronds, encore une marque d'apéritif !

Car M. Théophile ne lit jamais les journaux corporatifs. Il néglige les brûlants problèmes intéressant l'exploitation.

— Voilà quarante ans que je tiens cette salle. J'étais muet avant d'être parlant. C'est moi qui tourne les bobines. Ma femme est à la caisse. La fille, qui travaille comme blanchisseuse, place le monde les jours qu'on fait séance. Tous mes clients sont des amis. Ils me disent : « Qu'est-ce que tu vas nous donner, Théo, la semaine prochaine ? » Je tâche de satisfaire les goûts des uns et des autres : les femmes veulent de l'amour, les hommes préfèrent le policier et l'aventure, pour ce qui est des gosses, ils réclament du « cowboy »...

Sympathique M. Théophile ! Il

m'a réconcilié avec la race des directeurs du cinéma. Tandis que Ken Maynard poursuivait à bride abattue les pilleurs de ranches dans les canyons du Colorado, je me suis promis de revenir dans son établissement.

...Je vous vois venir, vous allez vouloir y aller aussi. Mais je ne vous révélerai pas son adresse. C'est mon secret. Et puis, M. Théophile ne désire pas de publicité...

**ROUGE A LEVRES**

**CLIP RIVAL**

Pour que votre étui ne tombe plus au fond de votre sac.

**RIVAL PARFUMEUR**  
35, RUE MARBEUF (Champs Elysées)  
Paris

# Madeleine ROBINSON

## mieux qu'une vedette

ELLE ne bluffe pas. Lorsque j'arrive chez elle, au fin fond d'Auteuil, dans un petit pavillon qui ressemble à un pavillon de banlieue, elle est en pantalon, en chandail, mal coiffée, pas maquillée. Elle fait des caramels et ses mains sont sales : elle s'est même coupé le doigt...

J'ai été sous le charme, charme simple, sain, sans chiqué. Je me suis peut-être trompé, peut-être jouait-elle... C'est possible. Dans ce cas ma vieille opinion sur elle n'en est que confirmée : c'est une excellente comédienne. Tout le monde le dit, tout le monde le croit. Depuis *Le Mioche*, elle a tourné une vingtaine de films dont *Grisou*, *Promesse à l'inconnue*, *Lumière d'été*, *Douce*, *Sortilèges*...

Et pourtant, elle n'a pas encore atteint la grande vedette à laquelle elle a bien plus de droits que d'autres...

LES caramels sont terminés. Elle est assise auprès d'une fenêtre ouverte, tricotant sagement un pull-over jaune, dans une pièce sympathique et meublée avec goût. Il y a du soleil dehors, quantité de petits oiseaux dans les jardins voisins, des anémones dans un vase. Le tout calme, agréable, charmant. Ce qu'elle dit l'est moins...

— Quand j'étais petite mes parents étaient très pauvres, et notre vie était difficile... Pas question pour moi de faire des études, mais comme perspective l'usine ou le bureau. Je n'ai pas voulu... Alors j'ai cherché dans les métiers possibles ce qui me permettrait d'y échapper. C'est comme cela que je suis devenue comédienne... Je ne vous raconterai pas qu'à six ans j'avais déjà la vocation et que je disais des poèmes à la fête de l'oncle Jules d'une façon étourdissante. Non... Seulement quand je commence quelque chose je veux le faire bien. Alors j'ai travaillé très fort, en faisant à côté de la figuration pour vivre. Et j'ai vécu. Mal, puis un peu mieux, à présent ça va... J'ai été huit ans chez Dullin. Je lui dois beaucoup. A lui et à Sokholoff...

Entre autres choses, chez Dullin, Madeleine Robinson a travaillé le rôle de Nastasia, de *L'Idiot*.

C'était « mon » rôle, vous comprenez ?... Il y a des gens qui finissent par se prendre pour Napoléon ou pour Jeanne d'Arc. Moi, c'était Nastasia... Dans ma carrière, c'était mon grand espoir, ma grande foi : jouer un jour Nastasia... Si vous saviez ce que ça représentait pour moi... En 1939 j'avais eu peur. Garbo devait le tourner en Amérique, puis ça ne s'est pas fait. J'avais encore ma chance, et j'ai espéré de nouveau. Et un jour le miracle est arrivé. J'ai été engagée, moi, pour tourner Nastasia. J'ai signé le contrat, j'ai essayé les robes et les coiffures. C'était arrivé.

SEULEMENT le cinéma ce n'est pas toujours très joli. Si on peut commencer un film sans avoir beaucoup d'argent on ne peut le continuer de même, et il faut en emprunter. Les banques sont tout indiquées pour cela. Mais ces établissements sérieux et respectables ne veulent pas courir de risques. Aucun risque.

Les banques n'ont pas jugé Madeleine Robinson assez « commerciale ». Elles ont exigé une vedette internationale qui, à coup sûr, paraîtrait, ferait vendre le film à l'étranger. Pas question une seconde de se soucier si Madeleine Robinson était de toutes les actrices françaises celle qui se rapprochait le plus de l'héroïne de Dostoïewsky. Il fallait un « nom », elles ont pris un « nom », et le contrat déjà signé a été dénoncé.

Avec de l'argent tout s'arrange toujours... On paye et on est quitte. Le cinéma, c'est une affaire, vous saisissez ? Rien d'autre. Jusqu'à nouvel ordre.

Le même fait, à peu de chose près, s'est produit pour *Panique*. Publicité, annonces. Et une autre a tourné le film... Les explications qu'on donna à Madeleine Robinson pour justifier le procédé sont d'une incroyable indigence — pour ne pas dire plus ! Une comédienne, même excellente, c'est un « nom », petit ou grand, rien d'autre. N'est-ce pas ? Toujours jusqu'à nouvel ordre.

ELLE vient de terminer *Le Fugitif*, et elle va commencer *Les Chouans*, sous la direction d'Henri Calef, metteur en scène de *Jéricho*, qui, hérésie, veut inscrire sur ses génériques les noms des acteurs par ordre alphabétique. Un peu quelque chose comme une « équipe », sans s'occuper de la grosseur des noms. Insensé !...

Peut-être un jour tous les génériques seront-ils faits ainsi. Peut-être un jour cherchera-t-on à faire de bons films et pas seulement des films dits commerciaux. Peut-être un jour les producteurs et les réalisateurs qui en dépendent se seront-ils avisés que *Dernière Chance* et *Bataille du Rail*, films sans vedette, sont en train de battre tous les records de recettes. Peut-être même un jour aura-t-on trouvé un moyen d'affranchir le cinéma français de tout ce qui en train de l'étouffer. Peut-être...

Mais pour Madeleine Robinson il sera trop tard. *L'Idiot* aura été tourné, et sans elle. Une chose est passée qu'elle ne retrouvera jamais plus. Elle tournera d'autres rôles et de très beaux sans doute, mais celui-là, c'était le « rôle de sa vie ». Et pour un comédien, cette expression toute faite et un peu ridicule veut dire quelque chose. Vous comprenez ?...

Jacques SIGURD.



« Le charme simple, sain, sans chiqué » de Madeleine Robinson... Ci-dessous : « Chez elle, au fin fond d'Auteuil, un petit pavillon... » Ci-contre : Madeleine Robinson aux sports d'hiver.



# Re-tour de manivelle

## ÉCHEC AU RIRE

par Roger VITRAC

LES producteurs désireux de ménager à la fois la chèvre et le chou, c'est-à-dire les capitaux qu'on leur confie et le public qui leur rapporte, n'hésitent jamais entre deux maux. Ils choisissent toujours le pire.

Existe-t-il, en France, des auteurs capables de concevoir un scénario comique ? On l'ignore.

Ce qui est certain, c'est que le cinéma comique tel qu'on nous l'administre est depuis longtemps écœurant de banalité et de vulgarité.

Pourquoi ? Parce que.

Parce que la corde française, le noyau de la rigolade, c'est toujours la même ficelle : le vaudeville, la situation vaudevillesque.

Eh bien ! le vaudeville au cinéma, c'est une erreur !

Et pour s'en convaincre, il suffit de reprendre la définition de Feydeau (écoutez bien, mauvais élève !) :

« Le vaudeville est l'art de rapprocher des personnages sur un lieu où ils ne devraient jamais se rencontrer. »

En un lieu, monsieur, et non pas en dix, non pas en cent...

Dès lors, votre découpage cinématographique devient un non-sens, voyons, puisqu'il vous oblige à les fragmenter, à les multiplier, ces lieux.

Comment obtiendrez-vous, dans ces conditions, cet éclat de rire, cette explosion qu'on provoque au théâtre en comprimant des personnages entre quatre murs ?

Il y aurait bien une solution, me souffle quelqu'un. « Il suffirait de filmer exactement le vaudeville comme il se déroule sur la scène. Bref, de filmer la représentation. »

Le souffleur est un malin. Il ajoute même que certains producteurs, élargissant le débat, songeraient à filmer sur scène toutes les pièces à succès ! Voyez-vous ça !

Mais ceci est une autre histoire. Une histoire comique qui est loin d'être drôle.

Bref, une histoire que je préférerais vous raconter une autre fois.



Entre deux prises de vues de « Notorious », le réalisateur Hitchcock déjeune gaiement — et copieusement — avec ses interprètes : Ingrid Bergman, Cary Grant et Lenore Ulric.

## La Mise en Scène

(Suite de la page 5.)

Sans doute, avec les formidables moyens offerts pour l'exécution des Dieux du stade, un bon cinéaste aurait pu tirer une bande aussi attachante que celle de Leni Riefenstahl des Jeux Olympiques de Berlin ; mais on se demande si un homme aurait été aussi passionnément éloquent dans cette glorification de la force et de la beauté masculines.

En revanche, les spectatrices seront les premières à faire remarquer que, dans les « ouvrages de dames », les personnages d'hommes apparaissent aussi inconsistants que sont fouillés, animés, brûlant de vie, les caractères de femmes. Cela est même vrai pour les productions d'une « connaissance » du poids de Mae West qui, laissant à tel ou tel la signature de la mise en scène, gardait cependant la haute main (and how !...) sur les films écrits et joués par elle-même. Et il est encore exact que l'histoire de l'art, même moderne, a retenu fort peu de chefs-d'œuvre sortis de mains et de cerveaux féminins. Il y a déjà si peu d'hommes capables de créer ! Mais ces créateurs doivent souvent leur goût, leur élan, leur ambition de tirer d'eux-mêmes une œuvre durable à l'appel et à l'amour d'une femme — ou des femmes.

L'homme ne sait ou n'aime pas toujours cultiver ce qu'il est capable de produire ; et c'est pourquoi, dans les arts d'interprétation comme celui de l'acteur, du médecin, du gastronome, du couturier, du romancier, etc., la femme — si elle est douée d'intuition — peut découvrir, d'après le travail de l'homme, le sens oublié des illusions qui le fascinent. Aussi bien, si j'étais producteur, j'engagerais des metteuses en scène pour tourner certaines histoires où les rêves de l'imagination tiennent moins de place que les plus tristes ou les plus belles réalités de la vie.

A. J.

## PARIS

♦ Paul Meurisse : en mai, *Monsieur chasse*, d'après Labiche ; en juillet, *Taxi Texas*, réalisation Richard Pottier.

♦ Au Maroc, bientôt : *Ras El Gua*, de Robert Vernay ; *Septième Porte*, de Zwoboda, avec Georges Marchal et Aimé Clariond.

♦ Peut-être *L'Amant de paille* : François Périer et Simone Simon.

♦ Notre confrère et critique cinématographique Lucie Derain publie aux Editions de la Nouvelle France, collection Le Chamois : *Carrusel de Nuit, un recueil de dix-sept nouvelles*.

## HOLLYWOOD

♦ Jean Renoir a commencé *Desirable Woman*, avec Joan Bennett et Charles Bickford.

♦ Arrivée d'Elvire Popesco.

♦ Les King Bros : *Voyage dans la Lune*, d'après Jules Verne.

♦ Greer Garson jouera deux sœurs dans *The Chimes of Bruges*.

♦ Madame Bovary, avec Gene Tierney.

♦ James Cain adapte *Le cœur en verre* de Marty Holland. *Yedette* : Dick Powell.

♦ Hank Mann, géant des films de Charlot, est maquilleur.

♦ Howard Hughes financera *Colomba* de Preston Sturges, d'après *Mérimée*.

♦ Une biographie filmée du chef d'orchestre Glenn Miller.

## LISBONNE

♦ Peut-être : *La Reine sainte*, biographie d'Isabelle la Catholique, avec Madeleine Carrol.

## AILLEURS

♦ En Argentine, sur 389 films nouveaux en 1945 : 291 américains, 40 mexicains, 22 argentins, 14 russes, 13 espagnols, 6 français, 1 anglais, 1 italien et 1 chilien.

♦ Après six ans d'absence, les films français réapparaissent en Egypte. Ces productions Pathé sont distribuées par la firme américaine R.K.O.

## CINÉ-CLUBS

### A PARIS

#### Club français du Cinéma

SI l'on voulait reprendre à leur propos une parole célèbre, nous dirions que les frères Marx ont été créés pour démontrer jusqu'où peut aller le rire. Et il est vrai qu'il nous faut attendre ses limites, ce lieu idéal où la réalité bascule soudain dans un monde absurde, mais cohérent, dont la logique consiste à démontrer tous les ressorts possibles du réel.

On ne raconte pas *Monkey Business* (1931). Après chaque séquence on craint que le film ne se termine. Mais il repart, et c'est pendant près d'une heure et demie une chute ininterrompue de gags qui nous entraînent dans un véritable vertige de rire. Que Groucho danse ou arpenté une pièce de ses longues enjambées qui semblent devoir le mener par delà les murs ; que Harpo poursuive une soubrette ou rie aux anges de son grand rire muet et extasié ; que lui et Chico jouent un jeu d'échecs où qui perd gagne, les trois frères mènent une ronde échevelée qui tourne sans fin dans une ivresse contagieuse. Et cette sorte d'ivresse étant aujourd'hui plutôt exceptionnelle, il faut rendre grâce au Club français de nous donner l'occasion de la ressentir.

J. Z.

### EN PROVINCE

#### DIJON

#### Club Français du Cinéma

M. Delmas 5 bis, rue Devosge.

Le Ciné-Club de Dijon fait preuve de l'activité la plus intelligente et, loin de se contenter

des résultats acquis, déjà fort importants (près de six cents adhérents), il ne cesse de développer son action de manière à atteindre un plus large public : présentation et discussion des films ; cycle de conférences ; création d'une bibliothèque cinématographique ; sondage du public par le moyen d'un questionnaire diffusé pendant les séances et qui permettra par les réponses qui seront faites, d'avoir une idée exacte des vœux des spectateurs.

Par l'intermédiaire des syndicats et des comités d'entreprise, le Ciné-Club de Dijon demande aux ouvriers des principaux établissements industriels, commerciaux et administratifs de la ville, de désigner celui d'entre eux qui sera le « responsable culturel » de leur groupe. Ce dernier point illustre assez le souci primordial et constant des dirigeants de ce Ciné-Club : gagner au cinéma les masses populaires, ce qu'ils ont tenté dès le début en réduisant au minimum le montant des cotisations.

### LYON

#### Club Français du Cinéma

Maison de la Pensée Française

LA concurrence, que semblent craindre certains exploitants de la part des ciné-clubs, se mue une fois de plus en collaboration ; à Lyon, à la suite du Festival du Film, le propriétaire de la salle spécialisée « Actualités » a, devant la réaction du public à la séance « Film et Document », donné au cours de ce festival, décidé d'entreprendre aussitôt des démarches pour obtenir certains des films qu'on y projetait.

## Supplément du n° 41

# L'ÉCRAN français

Les Conférences de l'UNION NATIONALE

semaine du 10 au 16 avril

4-4012

## LES PROGRAMMES DE PARIS ET DE LA BANLIEUE

### Les films qui sortent cette semaine :

LES DEMONS DE L'AUBE : Lire le compte rendu dans ce numéro, page 11 (Madeleine, 9<sup>e</sup>). — LE VOLEUR DE BAGDAD : Une féerie en couleur d'Alexandre Korda, avec Conrad Veidt, Sabu, Rex Ingram. Version nouvelle du film qui eut pour interprète Douglas Fairbanks (Gaumont-Palace, 18<sup>e</sup>, à partir du 11). — UN AMI VIENDRA CE SOIR : Lire le compte rendu dans ce numéro, page 11 (Marivaux, 2<sup>e</sup>). — L'ÉTRANGER : Film anglais avec Laurence Olivier. Un ingénieur russe aux prises avec le traditionalisme britannique (Cameo, 9<sup>e</sup>).

### L'« Ecran Français » vous recommande parmi les nouveautés :

AUBERVILLIERS (Empire, 17<sup>e</sup>). — BATAILLE DU RAIL (Empire, 17<sup>e</sup>; Rex, 2<sup>e</sup>). — LE CAPITAN (Normandie, 8<sup>e</sup>). — DERNIERE CHANCE (Blairiz, 8<sup>e</sup>; César, 8<sup>e</sup>). — JERICHO (Vivienne, 2<sup>e</sup>; Scala, 10<sup>e</sup>; Helder, 9; Balzac, 8<sup>e</sup>). — LES DEMONS DE L'AUBE (Madeleine, 9<sup>e</sup>). — PAYS SANS ÉTOILES (Marbeuf, 8<sup>e</sup>). — ÉTOILE SANS LUMIÈRE : Edith Piaf et une idée (Français, 9<sup>e</sup>).

### et quelques autres films à voir ou à revoir...

LES BAS-FONDS (Excelsior, 11<sup>e</sup>). — LA CAGE AUX ROSSIGNOLS (Montcalm, 18<sup>e</sup>). — LE CRIME DE M. LANGE (Rialto, 19<sup>e</sup>). — DESTINATION TOKIO (Temple, 10<sup>e</sup>). — LES ENFANTS DU PARADIS (2<sup>e</sup> p.) (Saint-Michel, 5<sup>e</sup>; Palace Vanves; Mouline, à Issy). — ENTREE DES ARTISTES (Cinévoix Saint-Lazare, 9<sup>e</sup>). — L'ESPRIT S'AMUSE (Cinéac Madeleine, 9<sup>e</sup>). — LE GLADIATEUR (Famille, 13<sup>e</sup>). — LES HAUTS DE HURLEVILLE (Pathé Saint-Denis). — L'HOMME EN GRIS (Studio Parnasse, 6<sup>e</sup>). — MONNAIE DE SINGE (Cinéphone Champs-Élysées, 8<sup>e</sup>). — PENSION MIMOSA (Corso, 2<sup>e</sup>). — PRISONNIERS DE SATAN (Clichy-Palace, 17<sup>e</sup>). — PROFESSEUR SCHNOOK (Family, 30<sup>e</sup>). — SCARFACE (Ermitage, 8<sup>e</sup>; Max-Linder, 9<sup>e</sup>). — LES VERTS PATURAGES (Studio Ursulines, 5<sup>e</sup>).

Les cinémas d'exclusivités changeant leurs programmes à des dates imprévisibles, se renseigner par téléphone

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	MATINEES	SOIREES	PERMAN.
<b>1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> — Boulevards-Bourse</b>				
CINEAC ITALIENS, 5, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Rich.-Drouot).	RIC. 72-19	Petit bagarreur (d.)	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30
CINE OPERA, 32, avenue de l'Opéra (M <sup>o</sup> Opéra).	OPÉ. 97-52	André Hardy millionnaire (v.o.)	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30
CINÉPHONE MONTMARTRE, 5, bd Montmartre (M <sup>o</sup> Montm.).	GUT. 39-36	On a voté l. perles Koronoff (d.)		12 à 24 h.
CORSO, 27, boulevard des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra).	RIC. 82-54	Pension Mimosa		T. L. J.
GAUMONT-THEAT., 7, bd Poissonnière (M <sup>o</sup> B.-Nouvelle).	GUT. 33-16	Le Livre de la Jungle (d.)	15 heures, 17 heures	20 h. 45
IMPERIAL, 29, boulevard des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra).	RIC. 72-52	Malheurs de Sophie	14 h. 15, 16 h. 15	20 h. 30
MARIVAUX, 15, bd des Italiens (Métro Richelieu-Drouot).	RIC. 83-90	Un ami viendra ce soir	13 heures, 17 heures	20 h. 45
MICHOUDIERE, 31, boulevard des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra).	RIC. 60-33	Le Livre de la Jungle (d.)	15 heures	20 h. 45
PARISIENNE, 27, bd Poissonnière (M <sup>o</sup> Montmartre).	GUT. 56-70	L'Homme en gris (d.)	P. sem. 15 h. 30 à 23 h.	20 h. 30
REX, 1, boulevard Poissonnière (M <sup>o</sup> Châtelet).	CEN. 33-95	Bataille du Rail	15 h. 30, 18 heures	S. D.
SEBASTOPOUL-CINE, 43, bd Sébastopol (M <sup>o</sup> Châtelet).	CEN. 74-83	Cargaison blanche	20 h.-22 h.	14 h.-24 h.
STUDIO UNIVERSEL, 31, av. de l'Opéra (M <sup>o</sup> Opéra).	OPÉ. 01-12	Fils du dragon (d.)	15 heures	20 h. 30
VIVIENNE, 49, rue Vivienne (M <sup>o</sup> Richelieu-Drouot).	GUT. 41-39	Jéricho	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30
<b>3<sup>e</sup> — Porte-Saint-Martin-Temple</b>				
BERANGER, 49, rue de Bretagne (M <sup>o</sup> Temple).	ARC. 94-56	L'Ecole du crime (d.)	S. 15 heures	20 h. 45
KINERAMA, 37, boulevard St-Martin (M <sup>o</sup> Répub.).	ARC. 70-80	La Guerre des Taxis (d.)		14 à 23 heures
MAJESTIC, 31, boulevard du Temple (M <sup>o</sup> République).	TUR. 97-34	Raboliot	14 h. 30 à 19 heures	S. D. 13,30-24
PALAIS FETES, 8, raux Ours (M <sup>o</sup> Arts-et-Mét.).	ARC. 77-44	Luogarde	14 h. 45 D. (2 mat.)	20 h. 45
PALAIS FETES, 8, raux Ours (M <sup>o</sup> Arts-et-Mét.).	ARC. 77-44	Raboliot		20 h. 45
PALAIS ARTS, 102, bd Sébastopol (M <sup>o</sup> Saint-Denis).	ARC. 62-98	Mission secrète (d.)	14 heures, 15 heures	20 h. 45
PICARDY, 102, boulevard Sébastopol (M <sup>o</sup> Saint-Denis).	ARC. 62-98	Raboliot	15 heures	20 h. 45
<b>4<sup>e</sup> — Hôtel-de-Ville</b>				
CINEAC RIVOLI, 78, rue de Rivoli (M <sup>o</sup> Châtelet).	ARC. 61-44	Mystérieux Dr Clitterhouse (d.)	14 heures	20 h. 30
CINÉPHONE RIVOLI, 117, r. St-Antoine (M <sup>o</sup> St-Paul).	ARC. 95-27	La Garnison amoureuse	14 heures, 16 h. 30	20 h. 45
CYRANO, 40, bd Sébastopol (M <sup>o</sup> Réaumur-Sébastopol).	ROQ. 91-89	Police de la route (d.)		20 h. 45
HOTEL DE VILLE, 20, r. du Temp. (M <sup>o</sup> Hôtel-de-Ville).	ARC. 47-81	Dernier train de Madrid (d.)	P. 14 à 18 heures	20 h. 40
LE RIVOLI, 80, rue de Rivoli (M <sup>o</sup> Hôtel-de-Ville).	ARC. 63-32	Boule de Suif	14 heures, 18 heures	21 heures
SAINTE-PAUL, 73, rue Saint-Antoine (M <sup>o</sup> Saint-Paul).	ARC. 07-47	Sortilèges	T. l. j., 15 heures	20 h. 45
<b>5<sup>e</sup> — Quartier Latin</b>				
BOUL'MICH', 43, bd Saint-Michel (M <sup>o</sup> Cluny).	ODE. 48-29	Filles courageuses (v.o.)	14 h. 30, 16 h. 30	2 soirées
CHAMPOLLION, 51, rue des Ecoles (M <sup>o</sup> Cluny).	ODE. 51-60	Patrouille blanche	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 40
CIN. PANTHEON, 13, rue V.-Cousin (M <sup>o</sup> Cluny).	ODE. 15-04	Lac aux dames	14 h. 30, 16 h. 30	20 h.-22 h.
CLUNY, 60, rue des Ecoles (M <sup>o</sup> Cluny).	ODE. 20-12	Hurricane (d.)	T. l. j. 2 mat.	20 h. 45
CLUNY-PALACE, 71, bd St-Germain (M <sup>o</sup> Cluny).	ODE. 07-76	Patrimoine à vendre (d.)	T. l. j., P. 14 h. 30 à 19 h.	20 h. 45
MOUGE, 54, rue Monges (M <sup>o</sup> Cardinal-Lemoine).	ODE. 51-46	Raboliot	J. S. D. L., 15 heures	20 h. 45
MESANGE, 3, rue d'Aras (M <sup>o</sup> Cardinal-Lemoine).	ODE. 21-14	Baron Gregor	15 heures.	20 h. 45
SAINTE-MICHEL, 7, place Saint-Michel (M <sup>o</sup> St-Michel).	DAN. 79-17	Enfants du Paradis (2 <sup>e</sup> ép.)	14 h. 15, 16 h. 30	20 h.-22 h.
STUDIO-URSULINES, 10, r. des Ursulines (M <sup>o</sup> Luxembourg).	ODE. 39-19	Verts pâturages (v.o.)	15 heures	20 h. 45
<b>6<sup>e</sup> — Luxembourg-Saint-Sulpice</b>				
BONAPARTE, 76, rue Bonaparte (M <sup>o</sup> Saint-Sulpice).	DAN. 12-12	André Hardy millionnaire (v.o.)	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30
DANTON, 99, boulevard Saint-Germain (M <sup>o</sup> Odéon).	DAN. 08-18	Raboliot	15 h., S. D. (2 mat.)	20 h. 45
LATIN, 34, boulevard Saint-Michel (M <sup>o</sup> Cluny).	DAN. 81-51	Bozambo (d.)	14 h. 30	20 h. 30
LUX, 76, rue de Rennes (M <sup>o</sup> Saint-Sulpice).	LIT. 62-25	Sortilèges	15 heures, S. (2 mat.)	21 h.
PAX-SEVRES, 103, rue de Sèvres (M <sup>o</sup> Duroc).	LIT. 99-57	Luogarde	L. J. S., 15 h. D. (2 m.)	20 h. 45

NOMS ET ADRESSES

Table listing cinema names and addresses under various district headings: 7° - Ecole Militaire, 8° - Champs-Élysées, 9° - Boulevards-Montmartre, 10° - Porte-Saint-Denis-République, 11° - Nation-République.

PROGRAMMES

Table listing film titles and genres corresponding to the cinema names in the first column.

MATINEES

Table listing showtimes for matinee screenings.

SOIREES

Table listing showtimes for evening screenings.

PERMAN.

Table listing permanent or special screenings.

NOMS ET ADRESSES

Table listing cinema names and addresses under district headings: 12° - Daumesnil-Gare-de-Lyon, 13° - Gobelins-Italie, 14° - Montparnasse-Alésia, 15° - Grenelle-Vaugirard, 16° - Passy-Auteuil, 17° - Wagram-Ternes.

PROGRAMMES

Table listing film titles and genres corresponding to the cinema names in the first column.

MATINEES

Table listing showtimes for matinee screenings.

SOIREES

Table listing showtimes for evening screenings.

PERMAN.

Table listing permanent or special screenings.

Vertical text on the right edge of the page, possibly a page number or reference code.





**L'ECRAN**  
*français*

Maria MONTEZ et Kent TAYLOR  
ne forment-ils pas un beau couple ? C'est « Tanger », que  
réalise George Wagner, qui les réunit. Preston Foster et  
Robert Paige disputent à Kent le cœur de l'inconstante Maria :  
Sabu et Reginald Denny sont les autres interprètes de ce film.  
On sait que Maria Montez est, à la ville, Mme J.-P. Aumont...